This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

2976
f. 71

PRESENTED TO THE LIBRARY
THROUGH THE FRIENDS OF
THE BODLEIAN BY

2976 f. 71

POÉSIES

CHAMPÊTRES

D'HORACE

Paris.—Imprimé chez Bonaventure, Ducessois et Cie,
55, quai des Augustins.

POÉSIES
CHAMPÊTRES
D'HORACE

TRADUITES EN VERS

PAR ÉDOUARD DE LINGE

Avec une Préface

PAR ALFRED MICHIELS

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Gens de Lettres
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1865

BODLEIAN
D
25 NOV 1957
LIBRARY

TABLE DES MATIÈRES.

GÉNIE D'HORACE I

POÉSIES CHAMPÊTRES.

I. La Lyre 1
II. L'Échanson 3
III. Alfius l'usurier 5
IV. Les vœux du poëte 11
V. Tibur 15
VI. Le Lucrétile et l'Ustique 19
VII. La forêt Sabine. — Lalagé 23

VIII. La fête rustique 25
IX. La soif de l'or 27
X. Tibur. 31
XI. Les vœux d'Horace 33
XII. Rome l'été 43
XIII. Le Citadin et le Campagnard. 53
XIV. Horace à son jardinier 60
XV. Le domaine d'Horace 65

ODES DIVERSES.

I. A Pyrrha. 73
II. A Leuconoé. 75
III. A Vénus 77
IV. A Chloé. 79
V. A Lydie. 81
VI. Ælius Lamia. 83

GÉNIE D'HORACE

PARMI tous les poëtes de l'antiquité, Homère et Horace ont eu constamment le plus de lecteurs et d'admirateurs. Leur génie traverse les âges entouré d'un immense et glorieux cortége. Or, quand un fait se prolonge de siècle en siècle, il a toujours une cause sérieuse et profonde. D'où vient la faveur qui accueille depuis deux mille ans les œuvres d'Horace? De deux motifs principaux : la nature de ses idées, son talent d'écrivain.

Le génie d'Horace, sa manière de penser, le fond intellectuel qu'il met en œuvre, est ce que je nommerai la sagesse pratique et la science de la vie.

Quoiqu'il s'appelle lui-même un pourceau d'Epicure, il ne méritait pas cette désignation injurieuse. Il ne faisait point partie des hommes sensuels qui se plongent tout entiers dans la débauche et n'aiment le plaisir que sous sa forme la plus grossière. En vingt endroits, il recommande la modération, les jouissances délicates de l'homme distingué. « Savoir se contenter de peu, dit-il, quelle noble et grande vertu ! Pour la comprendre, tenez-vous loin des plats opulents et des tables somptueuses, qui troublent la vue d'un éclat insensé, qui font aimer l'erreur et dédaigner la raison » — « Le plaisir, ajoute-t-il un peu plus loin, ne consiste pas dans ce fumet que vous payez si cher; il réside en vous-même. C'est la fatigue qui assaisonne les mets. Gonflé d'embonpoint et pâle de débauche, quel prix auront pour vous les huîtres, le sarget et le lagoïs exotique ? » La seconde satire du livre II roule tout entière sur cette donnée, que l'homme frugal est plus sain, plus robuste, plus intelligent et plus heureux que le glouton insatiable : « Voyez la pâleur de ceux qui abandonnent une table où la profusion embarrassait leur choix. Que dis-je ? Les excès de la veille, en surchargeant leur corps, alourdissent leur esprit, abaissent vers la terre cette émanation d'un souffle divin. L'homme frugal, après un court repas, suivi d'un calme som-

meil, se lève plein de vigueur pour remplir ses devoirs. »

Cette mesure, cette domination de soi-même qu'il recommande dans les plaisirs des sens, il les recommande aussi dans le désir de posséder, dans la poursuite de la fortune. A quoi bon des biens immenses? A quoi bon des richesses accumulées? « *L'argent vaut moins que l'or, l'or moins que la vertu. Écoutez, cependant:* Citoyens! citoyens! l'argent avant tout; la vertu après le numéraire! *Voilà le conseil dont retentit d'un bout à l'autre la place de Janus, voilà ce que répètent les jeunes gens et les vieillards, les tablettes sous le bras gauche et la bourse à la main. Vous avez du courage, des mœurs, de l'éloquence, de la probité; mais pour compléter une somme de quatre cent mille sesterces, il vous en manque six ou sept mille: vous imiterez la multitude. Les enfants, au contraire, chantent ce refrain dans leurs jeux :* Si tu fais bien, tu seras roi. *Qu'une conscience pure, qu'un front qui ne pâlit d'aucune faute soient pour vous comme un rempart d'airain.* »

Assurément, on ne peut donner de plus nobles avis. Le poëte latin les revêt de toutes les formes. Il répète sans cesse que chaque vertu a sa récompense, que chaque vice nous éloigne du bonheur : « *Si le vase est impur, tout ce qu'on y verse se corrompt. Fuyez la volupté qu'on achète au prix du*

remords. L'avare demeure toujours pauvre; bornez vos désirs. L'envieux maigrit de l'embonpoint des autres. Jamais les tyrans de Sicile n'inventèrent de tourment plus affreux que l'envie. Quand on ne réprime point sa colère, on se repent de l'avoir satisfaite, d'avoir assouvi sa haine par la vengeance. La colère est une courte folie. Dominez vos passions, car, si elles n'obéissent pas, elles commandent; il faut les soumettre au frein, il faut les enchaîner. »

Horace, cependant, n'avait pas les opinions sévères d'un stoïcien, qui ordonne de mépriser, de détester le plaisir. Glycère et Chloé ne lui étaient pas indifférentes. Il ne blâme, il ne dédaigne aucune des joies que la nature accorde à l'homme. Bien loin de là, il les recherche lui-même et conseille aux autres d'en jouir. Cette indulgente exhortation revient perpétuellement sur ses lèvres : « Garde-toi de sonder le secret du lendemain. Mets à profit tous les jours que le destin t'accordera. Tandis que la vieillesse morose épargne ta vigueur, ne dédaigne ni les muses aimables, ni les danses. Va tour à tour au champ de Mars, aux promenades et à ces rendez-vous du soir, où l'on murmure de si doux aveux. »

Horace était né au milieu des Apennins, à Venouse, dans un des sites les plus élevés de la chaîne, espèce de carrefour où elle se divise en deux bran-

ches, qui vont parcourir les Calabres à l'ouest, la terre d'Otrante à l'est, et où les orages doivent être fréquents et terribles. En ce pays pauvre, solitaire. les Romains avaient fondé une colonie pour garder les passages des montagnes ; ils l'appelèrent Venusia. *Quoique située dans un climat chaud, cette région accidentée a une physionomie septentrionale, se trouve exposée au froid, aux longues pluies, aux coups de vent, aux brusques tempêtes, aux ravages des torrents, à tous les phénomènes que produit la température des contrées du nord. La neige blanchit pendant l'hiver les sommets dénudés de ses montagnes ; le pin rouge, le hêtre, le sapin au noir feuillage en décorent les pentes, et murmurent sous les bises rapides des hautes terres. Des cours d'eau tumultueux, de blanches cascades labourent leurs flancs, se précipitent avec fureur dans les vallées, courent d'une allure impatiente vers la mer. Non loin de Venouse, on aperçoit, au sommet d'un abrupt mamelon, la ville d'Acerenza, perchée comme un nid d'aigle parmi les nuages. De sombres vapeurs cachent souvent le ciel, étendent sur les bassins et les défilés un voile impénétrable. Presque tous les torrents, presque tous les ruisseaux vont grossir* l'Aufidus (*l'Ofanto des modernes), que dépeint si souvent Horace, et qui roule ses flots bruyants à travers les rochers.*

On pense que les biens paternels de Quintus

Flaccus étaient situés au bas de la montagne où murmurait la source de Bandusie, à l'est de Venouse et sur un territoire dépendant de cette ville. L'enfance du poëte s'écoula donc en pleine campagne ; et, plus tard, il dépeignit avec amour la fontaine au bord de laquelle il avait joué tant de fois : « Les chaleurs dévorantes de la canicule ne peuvent t'atteindre. Aux troupeaux errants, aux bœufs fatigués du labour, tu offres une délicieuse fraîcheur. Source de Bandusie, mes vers te placeront au nombre des fontaines les plus célèbres ; ils éterniseront la mémoire du chêne vert qui domine les roches caverneuses, d'où s'échappent en murmurant tes eaux jaillissantes. »

Ce fut donc en présence de cette âpre et somptueuse nature que s'écoula l'enfance du poëte latin, et on ne doit jamais l'oublier, si on veut comprendre ses dispositions morales, plusieurs traits originaux de son talent qui le distinguent de presque tous les auteurs anciens.

D'esprit, de goûts, de complexion et d'habitudes, Horace était effectivement un montagnard ; il avait la sobriété que l'on remarque chez toutes les populations fixées loin des plaines, sur un sol avare et pittoresque ; il savait se contenter de peu, comme les Suisses, les Tyroliens, les Auvergnats et les Savoyards ; là où le terrain ne fournit qu'avec peine une maigre nourriture, l'homme est déjà satisfait

quand il peut se procurer le nécessaire. Comme les habitants des montagnes, Horace aimait la tranquillité, le silence ; rien de plus paisible que les pasteurs, les bûcherons, les flotteurs, les industriels des régions alpestres ; leur lutte perpétuelle contre la nature absorbe toute leur énergie. Les trois quarts de leur existence, d'ailleurs, se passent dans la solitude, où ils prennent des goûts contemplatifs. Comme les habitants des montagnes, Horace avait un profond sentiment de la nature, qu'il se plaît à décrire et qu'il peint avec un grand bonheur d'expression ; les tableaux qui avaient charmé son enfance lui reviennent toujours en mémoire. Ils lui fournissent des paysages magnifiques, de charmants détails, de vives couleurs et de gracieuses images. A en juger par le portrait en buste qui nous reste de lui, le poëte latin devait même avoir les formes trapues du montagnard, la tête ronde, le cou épais et ramassé, les épaules étroites, les mains larges. Enfin, la rudesse, la pauvreté de son pays natal, source agreste où il avait puisé sa philosophie pratique, lui avaient, en outre, inspiré un sentiment de la vie, de la nature, lui avaient communiqué des tendances littéraires, qui rappellent, non-seulement les poëtes du nord, mais les peintres flamands et hollandais. Maints passages d'Horace font éprouver les mêmes sentiments que les strophes des écrivains anglais et germaniques. Les idées de

b

2

froid, de neige, de grêle, de tonnerre, de rafales, d'inondations et de tempêtes reviennent si fréquemment dans ses vers qu'elles causent une légitime surprise. Hebel, le poëte de la Forêt-Noire, ne les prodigue pas autant. On croirait, en lisant Horace, qu'il gèle chaque année de la façon la plus rigoureuse sur tous les points de l'Italie, comme sur les incultes sommets des Apennins. Son petit domaine de la Sabine le maintenait dans ces idées alpestres[1] *: « Pour moi, ce qui me charme bien plus que l'austère Lacédémone et les champs fertiles de Larisse, c'est la grotte où retentit l'Albunée, c'est la cascade de l'Anio, le bois sacré de Tibur et ses frais vergers entrecoupés d'eaux vives. Le diaphane Notus chasse souvent les nuages qui voilent et assombrissent les cieux ; il ne verse pas des pluies éternelles... » Des pluies éternelles ! Est-ce bien dans la zone de Naples, au quarante et unième degré de latitude, qu'un poëte a pu s'exprimer ainsi ?*

[1] « C'est dans un canton retiré et sauvage de la Sabine, non loin des bourgs de Varia et de Mandela, et du majestueux sommet du Lucrétile, dans une vallée profonde arrosée par la rivière Digentia, qu'était situé le seul bien productif d'Horace. La vallée où il se trouvait était fermée par deux chaînes de montagnes, au nord-ouest de Tibur. Des bois ombreux couronnaient les hauteurs ; des rocs, du milieu desquels sortaient des buissons d'arbrisseaux, donnaient au paysage un air pittoresque. » (Walckenaer, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, t. I, p. 356)

« Vois-tu le Soracte élever son front blanchi par une neige épaisse, les forêts plier sous le poids des flocons et les rivières solidifiées par un cruel hiver? Dissipe le froid en comblant de bois ton foyer ; puis, roi du banquet, prodigue-nous ce vin de quatre ans que contient l'urne sabine. Abandonne le reste aux dieux. Domptées à leur voix, les rafales, qui luttent sur la mer en furie, ne tourmenteront plus les cyprès et les frênes antiques » Qui a tracé ce tableau? Est-ce Thompson ou Cowper, les écrivains du nord, auxquels leur froide patrie a inspiré, tout jeunes, le sentiment du bien-être que procurent une maison bien close, un foyer bien nourri, pendant que la tempête se déchaîne dans la campagne ou que la glace pend en longs stalactites au bord de leur toit? On ne s'étonnerait point qu'une pareille scène d'hiver portât leur nom ; mais on s'étonne, quand on songe qu'Horace en est l'auteur.

« Le pin superbe est tourmenté des vents ; les tours altières tombent avec fracas ; les hautes montagnes sont frappées de la foudre Un homme réfléchi espère dans l'adversité, craint dans la bonne fortune. Jupiter chasse et ramène tour à tour les tristes hivers. » — « Un temps affreux resserre l'horizon ; Jupiter descend en pluies et en neiges ; le vent de Thrace fait retentir la mer et les forêts. Amis, saisissons le moment favorable. Pendant que

nos joues sont fraîches et que le plaisir nous sied, chassons loin de notre front l'air morose de la vieillesse. Toi, tire du cellier ce vin qui date, comme moi, du consulat de Torquatus. Ne parlons pas du reste, un dieu nous enverra peut-être ce qui nous manque. » Toujours l'hiver, la tempête, les montagnes où gronde la foudre, les bois où gémissent les vents, toujours les mers soulevées, toujours la pluie et la neige attristant les campagnes, toujours le plaisir qu'on éprouve sous un toit solide, auprès d'un ardent foyer, par une âpre température! On ne trouverait certes rien de pareil dans aucun autre poëte de l'antiquité; Horace, seul entre tous, fait penser à Van Ostade et à Ruysdaël.

Et comme ses habitudes sont en harmonie avec le canton sauvage où il est né, où il a pris pendant sa jeunesse le goût des choses simples, d'une nourriture saine et rustique! « Pour moi, je vis d'olives, de chicorée et de mauves légères. » — « Autrefois, j'aimais à porter des robes fines, je parfumais ma chevelure, et le falerne, tu t'en souviens, coulait pour moi dès le milieu du jour. Ce qui me charme aujourd'hui, c'est un repas léger, c'est un paisible sommeil sur l'herbe, au bord d'un ruisseau. Je ne rougis pas de mes anciens plaisirs, mais je rougirais de n'y point renoncer. Ici, l'œil oblique de l'envie ne trouble point mes joies; elle

ne me poursuit pas de sa haine déguisée, de sa dent venimeuse. Seulement, les voisins rient de me voir remuer la terre et les pierres. » — « Avec la fortune croissent les soucis et l'insatiable cupidité. Plus on se refuse à soi-même, plus on obtient des dieux. Un limpide ruisseau, un bois de quelques arpents, la certitude de recueillir une moisson infaillible me rendent plus heureux que le splendide proconsul de l'abondante Afrique. Beaucoup de choses manquent à ceux qui en désirent beaucoup. Heureux l'homme auquel les dieux octroient d'une main parcimonieuse ce qui suffit à ses besoins ! » L'Art poétique *lui-même a la réserve, la prudence, l'économie d'un pâtre des Apennins qui escalade timidement les rochers, longe avec précaution les abîmes, et vit sur la montagne de lait et de pain noir. Il ne convient pas aux tempéraments fougueux, aux imaginations robustes, violentes et téméraires, aux esprits impatients du joug, avides de l'inconnu.*

Un homme ainsi organisé, ainsi formé à une rude école, ne devait pas se faire grande illusion sur la somme de bonheur que nous pouvons obtenir en ce monde ; il devait fréquemment se plonger dans une nonchalante contemplation, avoir toujours devant les yeux la courte durée de notre existence, et se livrer, par suite, à des accès de mélancolique rêverie.

Bientôt ma vie achèvera son cours,
Le temps pour moi va finir toutes choses ;
Le soleil tombe et remonte toujours,
On voit mourir et renaître les roses :
Il n'en est pas ainsi de nos beaux jours.

Ces vers d'un poëte maintenant oublié, Charleval, dans lesquels respire une si douce tristesse, ne sont guère qu'une traduction ou une imitation d'Horace : « N'espère pas une vie immortelle ; c'est la leçon que te donne l'année qui fuit, les heures qui emportent nos beaux jours. Les zéphyrs adoucissent le froid ; l'été met en fuite le printemps, qui expire lui-même quand l'automne a répandu ses fruits, et bientôt revient l'inerte saison. Cependant, la lune agile répare chaque mois ses dommages ; mais nous, une fois descendus au séjour qu'habitent le pieux Enée, Tullus le riche et Ancus, nous ne sommes qu'ombre et poussière. Qui sait si les dieux ajouteront un lendemain au jour qui nous luit ? »

L'ode à Postume exprime encore un sentiment très-rare chez les anciens : « Postume, ô mon cher Postume, comme elles disparaissent les années fugitives ! Et la piété ne retarde ni les rides de l'âge, ni la vieillesse importune, ni l'indomptable mort. » Nous n'essayerons même point de traduire les vers admirables qui terminent cette ode :

Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor ; neque harum quas colis arborum

Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.

Rien ne dispose à cette humble et mélancolique manière de considérer la vie comme la puissance de la nature, qui forme contraste avec notre faiblesse, de même que son éternité fait ressortir la brièveté de nos jours. Or, nulle part la nature ne montre sa force imposante, ne menace l'homme, n'éprouve sa constance et ne lui rappelle sa misère comme dans les montagnes. Les tristesses communicatives d'Horace sont encore un trait qui signale le poëte des hautes terres.

Ce qui ne le distingue pas moins, c'est une connaissance approfondie de la nature humaine. Nul défaut n'échappait aux yeux d'un si calme observateur. Jamais il n'oublie de peindre les vices, les prétentions, les ridicules, et de flétrir les crimes de ses contemporains. Dans ses satires, dans ses odes, dans ses épîtres, on voit sans cesse le juge des pensées coupables, des fautes et des travers. Sa fine intelligence n'épargne que ses deux protecteurs, Mécène et Auguste, ou de puissants amis, comme Pollion, Agrippa, Licinius et les Pisons. Cette constante disposition nuit même au poëte lyrique, modère trop son enthousiasme et arrête son élan. On dirait un La Bruyère qui scande ses remarques plutôt qu'un songeur inspiré. Aussi, a-t-il l'haleine courte . et prend-il parfois du repos

quand il semble à peine entré dans la carrière.

Son art, comme écrivain, atteste aussi le lieu de sa naissance. Il a le style d'un montagnard : il est patient, laborieux, industrieux. Nul poëte latin n'a fait un usage plus savant du mètre et de la prosodie. On songe, en voyant ses ingénieuses recherches d'expression et de rhythme, aux habitants de la Forêt-Noire qui sculptent si adroitement le bois, qui confectionnent d'une main si délicate les horloges et les chapeaux de paille ; aux lapidaires du Jura, si habiles à tailler et monter les diamants. Par la manière dont il travaille, fouille, met en œuvre l'idiome latin, Horace éclipse même Virgile. Et un goût admirable conduit son instrument.... je veux dire éclaire, seconde son imagination, la mène par des chemins sûrs et de frais sentiers vers les hautes cimes qu'il désire atteindre.

Telles sont les causes du succès constant d'Horace, les mérites et les séductions qui groupent tant d'admirateurs devant ses peintures. Le caractère septentrional de son génie a contribué à le faire bien accueillir des hommes du nord, dispensateurs actuels de la célébrité Je ne sache même pas que ses titres d'honneur aient subi une controverse comme ceux d'Homère, que sa gloire ait été offusquée par les nuages de la discussion. Dans tous les pays du monde, il attire doucement à lui les gens calmes, fins, observateurs, qui aiment le plaisir et fuient les excès,

qui ne demandent pas à la vie des joies délirantes, ne se font point illusion sur notre espèce, ont des goûts vifs et distingués sans passions tumultueuses. Le poëte latin ne leur conseillera jamais d'extravagances; il les endort plutôt dans une douce quiétude, les éloigne, les dégoûte du luxe, de la vanité, de l'ambition, des amours difficiles, de la haine, des querelles et des vengeances. A toutes les émotions orageuses, il préfère une tranquille volupté, une agréable et indolente rêverie. Comme le pâtre assis au flanc d'un coteau, parmi les Apennins, il ne demande pour être heureux qu'un beau jour, un vent frais, un splendide paysage, quelques fruits dorés par le soleil, une fontaine qui murmure et un oiseau qui chante.

C'est un effet que produisent généralement les montagnes ; c'est là surtout qu'on aime à se laisser envahir par la nature, à s'oublier au milieu de l'univers. Étendu sur l'herbe et la mousse, sous de grands pins parasols ou de larges hêtres que balance le moindre vent, on se plonge dans une espèce de demi-sommeil. On contemple avec nonchalance le mouvement des feuilles et l'oscillation des rameaux. La lumière s'y joue et s'y brise de mille façons, donnant à la verdure mille nuances différentes. Çà et là, un rayon de soleil, perçant la voûte mobile, tremble comme une étoile, puis s'allonge à travers la pénombre. Les tourterelles sauvages

roucoulent au-dessus de votre tête, les corbeaux croassent dans le lointain. Les fourmis, les coccinelles, de charmants insectes grimpent sur vous et parcourent votre corps ; les moucherons bourdonnent, les cigales chantent leur aigre complainte, les feuillages murmurent, et les nichées de jeunes oiseaux mêlent à ces bruits vagues des sons inarticulés. On s'identifie avec toutes ces existences fraternelles, si semblables au fond, quoique si diverses en apparence ; on s'éparpille autour de soi dans tous les objets de la création.

Et alors, une insouciance profonde, un calme poétique descendent peu à peu sur vous comme la rosée du soir. On prend en pitié les vaines agitations de l'homme ; on ne considère plus que le gouffre où elles vont aboutir, où les générations se précipitent l'une après l'autre ainsi que des flots vivants, des flots qui souffrent et gémissent! — Il y a quelques années, dans la petite ville de Barr, située au pied des Vosges, j'attendais le moment de partir avec l'omnibus du chemin de fer. Je me promenais sur les bords du torrent canalisé qui traverse la ville, entre de nombreuses tanneries aux murs bistrés, aux formes pittoresques. Près d'un jardin, où de vieux arbres projetaient par-dessus les murs leurs rameaux vagabonds, je remarquai une troupe d'hirondelles allant, venant, montant, descendant, rasant la face de l'eau avec une acti-

vité singulière. Une cause puissante devait les animer, les passionner ainsi, et je cherchais à la découvrir. Après une assez longue observation, j'aperçus des éphémères qui se dégageaient de leur enveloppe, quittaient la surface de l'eau et montaient dans l'air tranquille. Mais leur vol n'était pas de longue durée ; à peine commençait-il, que les hirondelles, le bec ouvert, les ailes tendues, les attrapaient au passage. Un pied ou deux formaient tout l'intervalle qui séparait leur naissance de leur mort ; leur existence ne se prolongeait point au delà de quelques secondes. Cette image mélancolique me parut un emblème de notre destinée, me remit en mémoire cette phrase d'Horace : « Dellius, tu dois mourir, soit que ta vie entière s'écoule dans la tristesse, soit que, toujours en fêtes et couché à l'écart sur le gazon, tu fasses tes délices de vieux falerne. » Pour la nature, Auguste et sa cour, Agrippa et Mécène, leurs amis et leurs envieux, leurs ennemis et leurs fidèles serviteurs, le poëte lui-même et la blanche Aglaé n'avaient pas plus d'importance que les frêles moucherons. Elle crée dans sa toute-puissance les hommes et les insectes ; elle les détruit dans un caprice. La mort se joue de la vie ; elle est la réalité dernière à laquelle rien n'échappe, où tout va s'engloutir. Nos livres, nos monuments disparaîtront quelque jour sans laisser de traces ; l'oubli dévorera notre mémoire, comme le

tombeau dévore nos projets, nos espérances, nos haines et nos amours, nos douleurs, nos regrets et nos cadavres.

Parmi les œuvres d'Horace, les poésies champêtres, que M. Edouard de Linge a choisies pour les traduire, sont peut-être celles qui expliquent le mieux son caractère, qui font le mieux connaître sa morale douce et pratique, la sagesse de ses vœux, son amour de la nature et son habile manière de la peindre. Comment le poëte moderne a-t-il lutté contre le poëte latin, exécuté sa difficile et respectueuse entreprise? Nous croyons qu'il a réussi, mais nous n'osons le dire, car ce serait empiéter sur les droits du public; nous écrivons une préface et non pas un compte rendu. L'œuvre est sous les yeux du lecteur; elle ne relève que de lui seul.... et de la critique. M. De Linge, à ses meilleurs moments, s'est procuré la jouissance délicate de savourer intimement un poëte immortel, en essayant de lui faire parler un langage créé bien longtemps après sa dernière mélodie, bien longtemps même après la chute de l'empire romain : c'est l'amour du beau, l'admiration du génie qui l'a inspiré; ce n'est pas l'ambition qui le tourmente. Et quoi qu'il ne puisse être indifférent à une approbation méritée, il a depuis longtemps choisi pour maxime :

Multa petentibus
Desunt multa.

Alfred MICHIELS.

POÉSIES CHAMPÊTRES

I

LA LYRE

(Ode XXXII, livre I.)

Entends mes vœux, ô Lyre! — Avec toi si ma main
Dans mes loisirs jamais se joua sous l'ombrage,
O Lyre! écoute-moi : module un chant romain
Qui vive d'âge en âge.

Toi qu'anima d'abord le chantre de Lesbos,
Tu le sais : même aux camps, témoins de son courage,
Soit alors que sa nef, triste jouet des flots,
Avait touché la plage,

Il chantait Évoé, les Muses et Vénus,
Et l'enfant qui toujours auprès d'elle figure,
Et le front jeune et pur, les yeux noirs de Lycus,
Sa noire chevelure.

O gloire d'Apollon, délices des banquets
Où le Roi de l'Olympe assemble son empire,
Toi qu'en vain mes douleurs n'invoquèrent jamais,
Entends mes vœux, ô Lyre !

II

L'ÉCHANSON

(Ode XXXVIII, livre I.)

Des Perses loin d'ici les fastueux apprêts,
Les couronnes qu'enlace un peu d'écorce vive!
Enfant, ne cherche pas le long de quels guérets
S'ouvre encor la rose tardive.

Qu'au simple myrte en fleur ton zèle officieux
N'ajoute rien; — le myrte, ici, sied à merveille,
A toi, quand tu remplis ma coupe d'un vin vieux,
A moi, quand je bois sous ma treille.

III

ALFIUS L'USURIER

ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE

(Ode II, livre des Épodes.)

Heureux qui, sans affaire, et loin de toute usure,
Ainsi que les premiers mortels,
Avec des bœufs à lui, dressés à la culture,
Laboure ses champs paternels !
Il n'est point réveillé par le clairon sonore,
Des flots ne craint pas la fureur,
Évite le Forum, et des grands, dès l'aurore,
Ne va point briguer la faveur.

Tout paisible, il marie à la vigne débile
La tige altière des ormeaux,
Ou, la serpe à la main, émonde un bois stérile
Et greffe de meilleurs rameaux.
Il voit de son bétail la troupe mugissante
Errer dans un étroit vallon;
Il amasse un miel pur dans l'amphore luisante,
Aux brebis ravit leur toison.

« Quand la riante Automne à l'horizon champêtre
Lève son front orné de fruit,
Quel bonheur de cueillir la poire qu'il vit naître,
La grappe au brillant coloris,
Et de t'en faire offrande à toi son dieu rustique,
Priape, gardien des guérets!
Veut-il se délasser au pied d'un chêne antique,
Sur le gazon s'étendre au frais,
Le ruisseau qui s'écoule en ses rives profondes,
Dans le bois le chant des oiseaux,
La source qui murmure en épanchant ses ondes,

Tout l'invite au plus doux repos.

« Mais dès qu'au gré du maître à la dextre tonnante
L'hiver ramène les frimas,
Il pousse environné d'une meute vaillante
L'ardent sanglier dans ses lacs;
Sur de légers appuis il dresse au tourde avide
Le piége d'un mince filet,
Et la grue étrangère et le lièvre timide,
Il les guette et prend au lacet.

« Parmi de tels travaux qui n'oublîrait sans peine,
Les tourments où jette l'amour?
Que si la chaste femme à qui Junon l'enchaîne,
Active, l'assiste à son tour;
Si comme une Sabine ou la brune compagne
De quelque agile Apulien,
Elle veille en l'asile où l'honneur l'accompagne
Sur les doux fruits de leur hymen;
Si l'âtre par ses soins de branches petillantes

S'emplit pour l'époux harassé,
Sur le joyeux troupeau si ses mains prévoyantes
Ferment l'osier entrelacé;
Qu'aux fécondes brebis elle-même à l'étable
Dérobe un lait fumant et gras;
Que d'un vin de l'année enrichissant la table,
Sans frais, elle dresse un repas :
Non, l'huître du Lucrin ne pourrait mieux me plaire,
Ni les sargets, ni les turbots,
Ces poissons tant vantés que Neptune en colère
Pousse du Levant vers nos flots;
Non, le faisan doré, ni l'oiseau de Libye,
Délices d'un riche festin,
Ne m'enchanteraient mieux que l'olive cueillie
Sur les rameaux de mon jardin;
Que la mauve ou l'oseille, amante des prairies,
Ces mets au malade si doux,
Ou l'agneau qu'on immole en nos Terminalies,
Ou le chevreau sauvé des loups.
Quel plaisir, dans le temps où ce repas arrive,

De voir le taureau harassé,
Qui d'un col languissant, en sa marche tardive,
Traîne le coutre renversé;
Puis de voir les moutons qu'à l'étable un vieux pâtre
Ramène hâtifs et bêlants,
Et les servants joyeux se groupant devant l'âtre,
Près des Lares étincelants. »

D'Alfius l'usurier tel était le langage.
Aux ides, résolu d'aller vivre au village,
Il fit rentrer tout son argent;
Mais dès les calendes, sur gage,
Il en chercha bien vite un autre placement.

IV

LES VŒUX DU POÈTE

A APOLLON

(Ode XXVI, livre I.)

Dans le temple que l'on dédie,
Au puissant Apollon, au dieu de l'harmonie,
Où les solliciteurs se pressent en troupeau,
Du poëte quelle est à son tour la demande?
Qu'espère-t-il, lorsque d'un vin nouveau
Sa coupe lui verse l'offrande?

Non, ce n'est point l'opulente moisson
Que voit mûrir la Sardaigne féconde;
Ni les riches troupeaux, ni la molle toison
Dont l'ardente Calabre abonde;
L'or ou l'ivoire acquis sous d'autres cieux,
Ni les champs qu'un fleuve fertile,
Le doux Liris au cours silencieux
Ronge de son onde tranquille.

Qu'il vendange à loisir les grappes de Calès,
Celui qu'en dota la fortune!
Que dans ses coupes d'or il savoure un vin frais,
Le marchand que séduit la richesse importune!
L'heureux trafic peut garnir ses celliers
Au prix des parfums de Syrie.
Bénis des dieux, qu'au loin ses mâts altiers
Affrontent trois fois l'an l'Atlantique en furie!

Pour moi qui me nourris des dons de mon jardin,
L'amère chicorée et la mauve et l'olive

De mets légers me dressent un festin
Où le bonheur est mon convive.

Toi donc, fils de Latone, accorde à mes souhaits
Que, sain de corps, l'âme tranquille et pure,
Je jouisse du peu que mon travail m'assure;
Et si tu veux un jour couronner tes bienfaits,
Ne laisse point ma vieillesse sans gloire,
Ne lui refuse pas d'harmonieux essais,
Dignes encor des Filles de mémoire.

V

TIBUR

A MUNATIUS PLANCUS

(Ode VII, livre I.)

D'autres loûront Éphèse ou Rhode ou Mytilène,
Corinthe assise entre deux mers;
Delphes pour son oracle et Thèbes pour sa plaine,
Tempé pour ses asiles verts.
Plus d'un qui va cueillant, pour tresser sa couronne,
La feuille de maint olivier,
De la chaste Pallas, seul labeur qu'il se donne,
Chantera l'antique foyer;

Et plus d'un que séduit le berceau des Atrides,
A Junon vouant ses accords,
Dira la noble Argos et ses coursiers rapides,
Mycène et ses riches trésors.
Moi, ni Lacédémone à l'âpre destinée,
Ni Larisse aux féconds labours,
Ne me charment pas tant que l'antre où l'Albunée
Au loin fait retentir son cours;
L'Anio qui s'échappe en cascades nombreuses,
Et le bois sacré de Tibur,
Et ses épais vergers aux pelouses ombreuses
Qu'arrose un flot mobile et pur.
Parfois le blanc Notus dissipe les nuages
Qui ternissent l'azur des cieux;
Il n'enfante en son vol ni d'incessants orages,
Ni sans cesse un temps pluvieux.
Que ta sagesse ainsi mette un terme à tes plaintes,
O Plancus! et n'hésite pas
A noyer dans le vin les peines et les craintes
Dont la vie attriste nos pas.

Qu'il t'en souvienne, ami, soit aux camps où rayonne
L'aigle altière de nos drapeaux,
Soit dans ce frais Tibur dont l'agreste couronne
Te verse l'ombre et le repos.

Teucer, tout en fuyant Salamine et son père,
Ceignit d'un nœud de verts rameaux,
Ses tempes qu'humectait le vin pris à plein verre,
Et proféra, dit-on, ces mots :
« Mes amis, nous qu'assemble une attente commune,
« Ne gardons pas l'air attristé.
« Nous irons où voudra nous porter la fortune,
« Moins dure qu'un père irrité.
« Avec Teucer pour guide et Teucer pour asile,
« Rien n'est encor désespéré.
« Une autre Salamine aux rives d'une autre île
« Nous réserve un port assuré.
« L'infaillible Apollon m'en a fait la promesse.
« Courage donc, vaillants soldats !
« Nous subîmes ensemble une pire détresse

« Du temps de nos premiers combats.
« La coupe en main, ce soir, chassons, pleins d'espérance,
« Tout souvenir de nos revers ;
« Demain, d'un libre essor, dans l'horizon immense,
« Nous tenterons encor les mers. »

VI

LE LUCRÉTILE ET L'USTIQUE

A TYNDARIS

(Ode XVII, livre I.)

Le Faune, agile et prompt, se transporte souvent
Des cimes du Lycée au riant Lucrétile.
Il y vient protéger mes chèvres qu'il défend,
L'été, des feux qu'un ciel brûlant distille,
L'hiver, de la pluie et du vent.

Dans la forêt paisible errant à l'aventure,
Ces épouses que suit leur odorant époux,
S'en vont cherchant le thym caché sous la verdure,
Sans redouter ni la fureur des loups,
Ni la couleuvre et sa morsure.

Du Faune cependant la flûte aux joyeux sons,
Conviant au bonheur tout l'horizon rustique,
Fait retentir au loin de ses douces chansons
La roche lisse où s'incline l'Ustique,
Les montagnes et les vallons.

L'Olympe, ô Tyndaris! m'exauce et me seconde.
Oui, mon culte et ma Muse y plaisent sans efforts.
Oh! viens, et tu verras l'Abondance féconde
T'offrir ici les agrestes trésors
Dont sa corne à mon gré m'inonde.

Ici, dans cet asile aux verdoyants préaux,
Où tu pourras braver la canicule ardente,

Ta voix célébrera, sur le luth de Téos,
Et Pénélope et Circé l'inconstante,
Éprises du même héros.

Ici, nous goûterons à loisir sous l'ombrage
L'humble jus de Lesbos, préservés des combats
Qu'entre Mars et Bacchus provoque un vin moins sage.
Cyrus ici ne t'insultera pas,
Mordu d'un soupçon qui t'outrage.

Non, viens et ne crains point que d'un geste offensant,
Abusant du pouvoir que ta douceur lui donne,
Le traître ici n'arrache à ton front pâlissant
Les frêles fleurs qui forment ta couronne,
Et ton voile tout innocent.

VII

LA FORÊT SABINE. — LALAGÉ

A FUSCUS ARISTIUS

(Ode XXII, livre I.)

L'homme intègre en sa vie et pur de tout méfait
N'a besoin ni de l'arc, ni des flèches du Maure,
Ni d'un pesant carquois où d'un suc qui dévore
Est imbu chaque trait.

Il s'en passe, qu'il vogue aux Syrtes bouillonnantes;
Qu'il gagne le Caucase et ses rocs sourcilleux,
Ou les bords qu'embellit de ses eaux étonnantes
L'Hydaspe merveilleux.

Ainsi moi-même, un jour, dans la forêt Sabine,
Chantant ma Lalagé, tout seul je m'égarai;
J'étais sans arme; un loup qu'au loin je rencontrai,
S'enfuit à la sourdine.

C'était un monstre tel que n'en créa jamais
La Daunie où s'abrite une race guerrière,
La terre de Juba, des lions désormais
L'aride nourricière.

Placez-moi dans ces champs que le froid engourdit,
Où nul souffle d'été ne se joue en l'ombrage,
Ce monde nébuleux à jamais d'âge en âge,
De Jupiter maudit;

Placez-moi sous un ciel où toute vie expire,
Où du Soleil le char trop proche vient rouler,
J'aimerai Lalagé, la belle au doux sourire,
La belle au doux parler.

VIII

LA FÊTE RUSTIQUE

AU DIEU FAUNE

(Ode XVIII, livre III.)

Faune! amant lascif des Nymphes qui te fuient,
Parcours d'un pied clément mes champs et mes enclos;
Qu'avant de t'éloigner tes regards vivifient
Le jeune espoir de mes troupeaux.

Tu le sais, je t'immole un chevreau chaque année.
De ma coupe, aux longs bords, coule à flots incessants
Le vin cher à Vénus, quand s'ouvre la journée
Qu'à tes autels fume l'encens.

Aux nones de décembre, où tombe cette fête,
Parmi l'herbe à plaisir bondissent les troupeaux;
Oisif comme les bœufs, tout le hameau s'apprête
Et se répand dans les préaux.

Pour toi le loup se mêle aux agneaux qu'il rassure,
De sa feuille au déclin se parsème le bois;
Le colon d'un pied vif frappe en triple mesure
Le sol qu'il maudit tant de fois.

IX

LA SOIF DE L'OR

(Ode XVIII, livre II.)

Non, l'ivoire pas plus que l'or
Ne brille aux noirs plafonds de ma simple retraite;
Nul portique n'y mêle encor
Le marbre de l'Afrique au marbre de l'Hymette.
Content de mon humilité,
Je n'ai point envahi le palais d'un Attale;
De nobles mains ne m'ont doté
D'aucun de ces tissus où la pourpre s'étale.

Mais j'ai tout seul ma lyre à moi ;
En mes vers me seconde une veine facile ;
Poëte humble et pauvre, je voi
Les riches et les grands rechercher mon asile.
Donc, ne lassons plus de mes vœux
Ni mon puissant ami, ni la foule divine ;
Pour moi, je saurai vivre heureux,
Si je possède en paix mes seuls biens de Sabine.

Sans fin le jour succède au jour ;
Au ciel se renouvelle et décline la lune.
Toi, quand le trépas à ton tour
Peut-être te convie à la chute commune,
Oublieux du prochain tombeau,
Tu bâtis, entassant et le marbre et la pierre,
Si bien qu'un rivage nouveau
A des bords trop étroits doit joindre sa lisière.
Pour toi ce n'était pas assez
Que la mer t'eût livré sa rive en tant de baies,
Déjà tes palais amassés

Lui dérobent les flots qui murmuraient à Baïes.
Mais quoi ! des champs de tes voisins
Tu renverses la borne et passes la limite ;
Tu franchis même les confins
D'un client qui subit ton avide poursuite.
Chassés de leur unique abri,
Emportant leurs enfants et les dieux de leurs pères,
Pour toi la femme et le mari
S'éloignent de l'enclos dont s'accroissent tes terres.

Aucune demeure pourtant
Qui soit mieux assurée au riche insatiable
Que le noir palais qui l'attend
Sur la rive où Pluton domine impitoyable.
Ton but, quel est-il sous les cieux ?
Le sol qui t'offre au loin royaumes et provinces,
Engloutit de même en tous lieux
Le pauvre et ses enfants, ou les rois et les princes.
Le rude nocher des enfers,
Dont l'âme au prix de l'or ne peut être captée,

D'au delà les sombres déserts
Ne repassa jamais le rusé Prométhée ;
Et l'inexorable Pluton,
Prolongeant le supplice où se débat Tantale,
Garde, sans espoir de pardon,
Cet orgueilleux despote et sa race royale.
Mais, secourable au malheureux,
Du pauvre il vient toujours briser la lourde chaîne,
Et qu'il entende ou non ses vœux,
Ainsi que ses travaux il termine sa peine.

X

TIBUR

A SEPTIME

(Ode VI, livre II.)

Tu me suivrais, Septime, à Gadès la lointaine,
Chez le Cantabre, hostile encore à nos drapeaux;
Aux Syrtes, double golfe où l'onde mauritaine
Bouillonne sans repos.

Plaise aux dieux que Tibur, issu de l'Argolide,
Me garde en mes vieux jours son asile fleuri;
Que voyageur bien las ou soldat invalide,
J'y retrouve un abri!

Que si le sort cruel s'oppose à mon attente,
Du Galèse aux prés verts je gagnerai les bords,
Et les champs où jadis le Spartiate Phalante
Régna par tant d'efforts.

Entre tous il m'est cher, ce riant coin de terre,
Où le miel de l'Hymette a trouvé son rival,
Tibur, pour son olive à la pulpe légère,
De Vénafre l'égal.

Là règne un long printemps ; l'hiver tout tiède y passe.
Cher à Bacchus, l'Aulon, de vignobles planté,
A des grappes d'un jus que rarement efface
Le Falerne vanté.

Ces coteaux, ce séjour, pour nous d'un charme extrême,
Nous inspire à tous deux d'y borner notre essor.
Là tes pleurs mouilleront du poëte qui t'aime
La cendre tiède encor.

XI

LES VŒUX D'HORACE

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

(Satire VI, livre II.)

Oui, tels étaient mes vœux : — ma part d'une humble rive,
Là de plus un jardin, près du chaume une eau vive,
Enclos qu'un peu de bois encore eût abrité !
Que bénis soient les dieux ! bien mieux ils m'ont doté.
Et toi, fils de Maïa, comme grâce dernière,
Conserve-moi ces dons ; c'est toute ma prière.
Si l'intrigue jamais n'a fait croître mon bien ;
Si dans de vils excès je n'en dissipe rien ;

Si, tout en t'implorant, jamais je ne profère
Ces souhaits insensés : — « Oh ! si le coin de terre
« Qui m'écorne mon champ me pouvait l'arrondir !
« Oh ! si le sort un jour me faisait découvrir
« Un vase plein d'argent, comme il fit à cet homme
« Qui trouva, pauvre hère, une importante somme ,
« Et, grâce au bon Hercule, enrichi sans travail,
« Put s'acheter le clos qu'il ne tenait qu'à bail ! »
Enfin, si mon avoir, tel qu'il est, me contente,
Daigne, pour gage encor de ta faveur constante,
Engraisser mes troupeaux, alourdir mes moissons
(Mais non pas mon esprit), et qu'en toutes saisons
Ton vigilant appui me garde en mon asile.
Or, puisque sur les monts, où j'échappe à la ville,
Comme en un fort à moi j'ai su me retirer,
Quel sujet dans mes vers plus doux à célébrer,
Plus digne d'une muse et facile et modeste !
Là ne m'assiége point l'ambition funeste,
Ni l'Auster dont le souffle amasse un ciel de plomb,
Ni l'automne fiévreux, pourvoyeur de Pluton.

O père du matin, — Janus, si mieux tu l'aimes, —
Toi que l'homme d'abord, au gré des dieux eux-mêmes,
Invoque en reprenant sa tâche ou son emploi,
Que par toi je commence ! — A Rome, mû par toi,
Pour m'y porter garant, au Forum je me lance.
« Eh ! vite ; il ne faut pas qu'un autre t'y devance. »
L'Aquilon siffle et mord ; par la brume obscurci,
Le cercle étroit du jour est encor rétréci ;
N'importe ! il faut courir ; et quand, d'une voix claire,
Peut-être à mes dépens j'ai terminé l'affaire,
Dans la foule je dois me débattre et lutter,
Heurté des plus tardifs, à mon tour les heurter.
« Que veut cet étourdi ? qu'a-t-il donc qui l'agite ? »
S'écrie avec rudesse un passant qui s'irrite ;
« S'il court chez son Mécène en ne pensant qu'à lui,
« Doit-il fouler les gens sans nul souci d'autrui ? »
Il m'est doux, par ma foi, d'exciter ces saillies.
J'arrive cependant aux noires Esquilies.
Soudain de cent placets je m'y vois envahi,
Et de droite et de gauche en ces mots assailli :

— « A huit heures cité, Roscius, sans défense,
« Au Putéal demain attend ton assistance. »
— « Aujourd'hui les greffiers, songe à t'en souvenir,
« Assemblés au Trésor, te pressent d'y venir.
« L'affaire leur est propre ; elle est nouvelle et grande. »
— « Fais que Mécène, enfin, m'appointe ma demande. »
Que dire?—« J'essaîrai. »—« Tu le peux si tu veux. »
Il dit, et de plus belle il m'explique ses vœux.

Voici venir la fin de la septième année
Depuis qu'a lui pour moi cette heureuse journée
Où Mécène me mit au rang de ses amis.
C'est moi qui dans sa chaise à ses côtés admis,
Durant l'intimité des longues promenades,
L'entends me confier de pareilles boutades :
« Quelle heure est-il?—Dis-moi, qu'en penses-tu, Flaccus,
« Le Thrace Gallina vaut-il vraiment Syrus? —
« La matinée est fraîche et gare à qui s'expose ! »
Ou d'aussi gros secrets que sans crainte on dépose
En une oreille même où ne peut rien tenir.

Depuis lors j'ai senti d'heure en heure grandir
L'essaim des envieux ; chacun me met en scène :
— « Au Cirque l'on a vu Flaccus avec Mécène.
« Mécène avec Flaccus s'exerce au Champ de Mars.
« L'heureux mortel ! » — Au sein des carrefours épars,
Que des Rostres s'ébruite une grave nouvelle,
Chacun en mon chemin m'aborde et m'interpelle :
— « Mon bon, car tu le sais, toi qui hantes les dieux,
« Parle, n'appris-tu rien des Daces auprès d'eux ? »
— « Non, rien. » — « Eh quoi ! toujours moqueur ! » —
[« Non, sur mon âme,
« Je veux que tous les dieux m'accablent comme infâme,
« Si j'en sais rien au monde ! » — « Au moins tu nous diras
« Si César a promis un partage aux soldats.
« Est-ce dans la Triquêtre, ou bien, par aventure,
« En Italie encor ? » — « Je ne sais, je vous jure. »
Prônés sont mes serments, mais nul n'en croit un mot ;
De profond politique on me traite tout haut.

Le jour, pour mon supplice, est perdu de la sorte,

Mais non sans que ce vœu de ma bouche ne sorte :
O campagne ! quand donc irai-je te revoir ?
Quand pourrai-je, tantôt dans l'antique savoir,
Tantôt dans le sommeil ou l'oisive inertie,
Puiser l'heureux oubli des peines de la vie ?
Quand me servira-t-on, dans mon jardin cueillis,
Ces légumes au lard succulemment bouillis,
Et la fève alliée au divin Pythagore ?
O nuits, festins des dieux ! où des mets que j'adore,
Assis à mon foyer, je soupe avec les miens ;
Où de mes vieux servants les fils, heureux vauriens,
Se nourrissent des plats que j'offre pour prémices.
Exempt de toute gêne et libre en ses caprices,
Chaque hôte s'y choisit la coupe qu'il lui plaît.
Celui-ci, forte tête, y vide tout d'un trait,
La rasade qui mouille une large patère ;
Un autre à petits coups déguste un moindre verre.
Et l'on cause, — non pas des domaines d'autrui,
Ni de Lépos, si nul danse ou non mieux que lui, —
Mais de plus d'un sujet qui plutôt nous regarde,

Que sans honte on ne peut ignorer par mégarde :
Si l'or ou la vertu rend les hommes heureux ;
Si l'utile ou l'honnête est leur attache entre eux ;
Comment on définit le bien et son essence,
Et quel est après tout le bien par excellence.
D'un vieux conte parfois le voisin Cervius
Nous égaye à propos, et si d'Arellius
Quelqu'un vante l'avoir, l'estimant enviable,
Il le tance à sa mode et lui dit cette fable :

Un jour, le rat des champs, s'il en faut croire un bruit,
Reçut le rat de ville en son pauvre réduit.
C'était un vieil ami que traitait son vieil hôte.
Sobre et chiche d'un bien glané de côte en côte,
Il savait, affectant la libéralité,
Se plier aux devoirs de l'hospitalité.
Or donc, au citadin il ne plaint ni l'avoine,
Ni les pois épargnés ainsi qu'un patrimoine.
Le voici qui de plus apporte en son museau
Des fruits secs, de bon lard dont restait un morceau.

Il voudrait qu'une table et pleine et variée,
Pût vaincre les dédains que, d'une âme ennuyée,
Affiche son convive, en ne touchant à tout
Que d'une dent superbe et d'un air de dégoût.
Cependant, en son coin étendu sur la paille,
Lui du logis le maître, il fait triste ripaille,
Et tout seul d'un blé noir grignotant quelque grain,
Il laisse à son ami le meilleur du festin.
Alors le rat de ville : « Eh quoi ! peux-tu te plaire
« A vivre, lui dit-il, médiocre et solitaire,
« Au sauvage revers de ce bois dérompu ?
« Cher ami, comme moi que ne préfères-tu
« A cette âpre forêt les hommes et la ville ?
« Viens, suis-moi, prends ta route, à mes conseils docile.
« Tous d'un souffle mortel nous vivons ici-bas ;
« Il n'est grand ni petit qui ne cède au trépas.
« Jouis donc ; sois heureux, si le sort ne t'envie ;
« Vis et rappelle-toi comme est courte la vie. »
Frappé de ce discours et séduit au départ,
Tout léger de son trou bondit le campagnard.

Côte à côte trottant, le couple atteint la ville,
Et, rampant sous les murs, dans l'ombre s'y faufile.
La nuit avait franchi la moitié de son cours,
Quand les deux compagnons gagnèrent à pas sourds
L'une de ces maisons où l'opulence éclate.
Là, sur des lits d'ivoire une housse écarlate
De sa teinte étalait le luxe éblouissant.
Les restes savoureux d'un souper tout récent
Emplissaient les paniers rassemblés sur la table.
Dès que le rat de ville eut, d'un soin tout aïmable,
Sur un coussin de pourpre installé son ami,
Empressé comme un hôte en son rôle affermi,
Il court, va, vient, prenant d'un plat de chaque sorte,
Et goûtant le premier chaque mets qu'il apporte ;
En parfait serviteur il s'acquitte de tout.
L'autre, à l'aise couché, se délectant le goût,
Festoie en vrai gourmand une si bonne chère,
Et bénit le destin qui finit sa misère.
Tout à coup une porte, ouverte à grand fracas,
Tous deux les alarmant, des lits les jette à bas.

Éperdus de frayeur, ils courent par la salle.
Mais de tous deux bientôt la peur fut sans égale,
D'épouvante et d'horreur ils pensèrent mourir,
Quand la vaste demeure en vint à retentir
Du bondissant aboi d'un molosse de garde.
Soudain le rat des champs : « Que jamais par mégarde
« Pareille vie encor ne m'inspire un regret !
« Adieu ! dit-il ; mon trou, là-bas, et ma forêt,
« Plus sûrs pour mon repos que remparts ou bastilles,
« Me sauront consoler de mes maigres lentilles. »

XII

ROME L'ÉTÉ

L'HÔTE CALABRAIS.—LE MULOT ET LA BELETTE.
ITHAQUE.—PHILIPPE ET VULTÉIUS MÉNA.

A MÉCÈNE

(Épître VII, livre I.)

Cinq jours, t'avais-je dit, me garderont les champs;
J'y passe le mois d'août, traître à tous mes serments,
Mais veux-tu que je vive et dure bien valide?
Le répit que souffrant me vaudrait ton égide,
Tu le dois à la peur qui me prend de souffrir,
Quand la première figue est tout près de mûrir,
Que la chaleur conduit à ces noirs dignitaires,
Le chef et les licteurs des pompes funéraires;

Quand toute tendre mère et tout père, à son tour,
Tremblent pour les enfants commis à leur amour;
Que les mille devoirs de la vie élégante
Et du Forum enfin la tâche fatigante
Provoquent à la fièvre, et hâtent le moment
Où de maint donateur s'ouvre le testament.

BIBLIOTH. A.

Mais dès que les frimas entasseront la neige
Sur les campagnes d'Albe, où l'été j'ai mon siége,
Vers la mer ton poëte aussitôt descendra.
Là, quelque toit bien clos du froid l'abritera.
Il y saura goûter les plaisirs de l'étude,
Et n'ira te revoir, quittant sa solitude,
Qu'alors, si tu le veux, que viendront l'avertir
La première hirondelle et le premier zéphyr.

Tu m'as fait opulent, mais non pas à la mode
De l'hôte calabrais, dont tu sais la méthode.
Un jour il régalait de poires un voisin :
«—Manges-en tout ton soûl.»—«J'en ai pris à ma faim.»

«—Emporte-les alors.»—« Grand merci!»—«Mais j'y pense!
« Prends-les pour tes bambins; ils en feront bombance. »
« — Merci, bien obligé; c'est tout comme, mon bon. »
« — A ton aise; le reste ira droit au cochon. »

Un sot, en prodiguant ce qu'il hait ou méprise,
Ne fait que des ingrats pour fruit de sa sottise.
Au mérite le sage accorde son appui.
La prudente bonté qu'il montre pour autrui,
Sait distinguer l'argent des jetons de théâtre.
Pour toi je tenterai, de ta gloire idolâtre,
Qu'on m'estime en tout temps digne de tes bienfaits.
Mais veux-tu que mes pas ne te quittent jamais?
Que ton pouvoir aussi me redonne et m'assure
Un corps robuste et sain, la noire chevelure
Dont les anneaux touffus m'étrécissaient le front,
Mon parler tendre et gai, mon rire affable et prompt,
Le temps où je menais ce joyeux tintamarre,
Quand fuyait d'un souper la piquante Cynare.

Certain mulot fluet, dans une manne à blé,
Par une étroite fente un jour s'était coulé.
Bien repu, c'est en vain que, la panse replète,
Il cherche de son mieux à hâter sa retraite.
La belette lui dit : « Si de là tu veux fuir,
« Par la fente entré maigre, il faut maigre sortir. »

M'applique-t-on le mot, je suis prêt à tout rendre.
Bien nourri des bons mets dont on m'offre à revendre,
Je n'irai point du pauvre exalter le sommeil,
Ni pour l'or de l'Arabe et son riche appareil
Céder de mes loisirs la douce indépendance.
Mécène, tu louas souvent ma tempérance;
Que si mon cœur te nomme et mon père et mon roi,
Je ne dis rien de moins ailleurs que devant toi.
Vois si je te rendrais tes dons avec délice.

Ils sont tout pleins de sens ces mots du fils d'Ulysse :
« Ithaque n'est guère apte à nourrir tes chevaux;
« La plaine y cède vite à d'arides coteaux,

« Et l'île, ô noble Atride! est peu riche en herbage :
« Je te laisse un présent qui te sied davantage. »

A gens de mince état convient un mince avoir.
Le séjour désormais qu'il me plaît de revoir,
Rome, ce n'est plus toi, reine altière et brillante;
C'est Tibur si paisible ou l'oisive Tarente.

Ame forte, esprit ferme, avocat de renom,
Philippe, tous débats terminés au Forum,
Vers deux heures, un jour, par nos places lointaines,
Regagnait sa demeure au quartier des Carènes,
Se disant à part soi qu'à son âge vraiment
Tous les ans le chemin s'allongeait grandement.
Sous l'auvent d'un barbier en passant il avise
Un quidam frais rasé, qui lui-même à sa guise
Devant tous se faisait les ongles sans façon.
« Démétrius, » dit-il à ce jeune garçon,
Si prompte à démêler ce qu'il veut lui prescrire,
« Va, demande à cet homme et tôt me viens redire

« Son nom, sa parenté, le rang qu'au monde il tient,
« S'il est maître ou client. » L'enfant court et revient.
— « C'est Vultéius Ména, répond-il, qu'on le nomme;
« Crieur de son métier, son gain suffit à l'homme ;
« Il passe pour honnête, et, sans trop se forcer,
« Peut ouvrer et chômer, gagner et dépenser.
« Il voit petites gens, n'a qu'une humble retraite,
« Mais à loisir parfois, toute besogne faite,
« Au Cirque il se délecte ou flâne au Champ de Mars. »
— « C'est bien ; mais qu'avec moi vienne causer le gars.
« Dis-lui donc qu'à souper ce soir je le convie. »
Ména, qui croit rêver, à part soi s'extasie.
— « C'est trop d'honneur, dit-il. — « Il me refuse à moi ! »
— « Il te refuse net, par honte ou par effroi. »
Le lendemain Philippe aperçoit dans la rue
Le crieur qu'il aborde et le premier salue,
Tandis que le pauvre homme, assemblant le public,
D'un tas de vils débris secondait le trafic.
Tout confus, il s'en prend à l'état qu'il exerce,
Aux devoirs si nombreux que lui fait le commerce,

Si déjà chez Philippe il ne s'est empressé,
Et si dans sa visite il se voit devancé.
— « Ton pardon, tu l'auras; mais j'y veux pour salaire
« Que tu soupes chez moi. »—«J'accepte pour te plaire. »
— « A trois heures, ce soir. Maintenant va ton train. »

Ména, l'heure venue, à sa place au festin.
Tout entier il se livre et jase à l'étourdie.
On s'en amuse fort, puis on le congédie.
Comme on voit par l'appât le poisson alléché,
L'homme revint dès lors à l'hameçon caché,
Le matin, vrai client, le soir, hôte fidèle.
Un jour, sur un bidet on vous le hisse en selle :
C'est la fête latine, il faut courir les champs.
Perché sur sa monture, on l'entend tout le temps
Vanter et le terroir et l'air de la Sabine.
Philippe qui le suit sous cape le badine.
Il aimait à railler, cherchant à tout propos
Par quelque plaisant tour à charmer son repos.
« Je te fais don, dit-il, de sept mille sesterces

« Et t'en confie autant, pourvu que tu t'exerces
« Aux travaux de la terre, en acquérant un bien. »
Ména, l'enclos acquis, s'y case bel et bien.
Bref, pour conclure enfin, de bourgeois des plus dignes
Il se fait campagnard, ne parlant plus que vignes,
Pâtures et labours, potagers et fruitiers;
Il trace des sillons, taille ses espaliers,
Sue et se tue aux soins dont il attend fortune.
Mais parmi ses brebis le loup en prend plus d'une;
D'un mal contagieux ses chèvres ont péri;
Il voit par la moisson tout son espoir flétri,
Et le bœuf qu'il guidait de fatigue succombe.
De ses rêves soudain l'échafaudage tombe.
En son ire, à cheval il se jette une nuit;
Chez Philippe il accourt, près de lui s'introduit.
Philippe le voyant tout inculte et tout blême :
« M'est avis, lui dit-il, que, trop dur à toi-même,
« Tu te perds, Vultéius, par trop d'avidité. »
— « Vultéius, c'est le nom qu'autrefois j'ai porté.
« De grâce, ô mon patron, nomme-moi misérable,

« Si tu veux m'appeler de mon nom véritable.
« Mais par ton bon génie où nul n'espère en vain,
« Par ta main que je baise et presse dans ma main.
« Par tes Lares sacrés, je t'en prie et supplie,
« Rends-moi pour mon repos à ma première vie. »

Voit-on, changeant d'état, qu'à changer l'on s'est nui,
Que vite on en revienne à l'état qu'on a fui.
Le vrai, n'est-il pas là? qu'on doit, vaille que vaille,
Se chausser à son pied, s'habiller à sa taille.

XIII

LE CITADIN ET LE CAMPAGNARD

LE CHEVAL ET LE CERF

A FUSCUS ARISTIUS

(Épître X, livre I.)

A Fuscus qui chérit la ville et son séjour,
Nous, amateur des champs, nous donnons le bonjour.
Avec moi s'il est vrai qu'en ceci tu diffères,
Sur le reste on nous voit d'accord comme deux frères;
Ce qui déplaît à l'un, l'autre ne l'aime point;
En nos goûts au surplus tout pareils, à ce point
Qu'à nous deux nous semblons les pigeons de la fable.
Toi, tu gardes le nid; moi, d'humeur plus muable,

Je vais, chantant le cours des limpides ruisseaux,
Les rochers tout moussus, les bois aux frais berceaux.
Mais quoi! je vis et règne, et sans regret vous laisse
Ce que vous qui l'aimez vous vantez tous sans cesse.
Qui sait fuir les autels fait fi des mets sacrés;
Moi le pain me plaît mieux que les gâteaux sucrés.

Si selon la nature on veut vivre à toute heure,
Qu'on cherche un libre espace où poser sa demeure.
Est-il pour le bonheur rien qui vaille les champs ?
Où l'hiver souffle-t-il plus tiède tout le temps ?
Ailleurs respire-t-on ces brises salutaires
Qui tempèrent l'ardeur des jours caniculaires
Et les feux que répand le Lion sous les cieux,
Lorsqu'atteint du soleil, il brûle furieux ?
Où peut-on mieux dormir sans fâcheuse insomnie ?
La mosaïque où luit la pierre de Libye,
Le peut-elle emporter sur l'herbe tout en fleurs ?
Et quand de la rosée y scintillent les pleurs,
Est-il senteur pareille à son agreste arome ?

Enfin, dans le trajet par les quartiers de Rome,
L'eau dont parfois l'essor rompt les conduits de plomb,
A-t-elle la clarté de l'onde au cours si prompt
Que fait sourdre une source avec un doux murmure ?
Cependant à la ville on veut que la verdure,
Entre la colonnade aux splendides reflets,
Simule au moins un bois au parvis des palais ;
On recherche avant tout les maisons où la vue
De la campagne au loin embrasse l'étendue.
Chassez le naturel, il revient au galop [1],
Et d'injustes dédains il triomphe assez tôt.

Le marchand qui ne sait distinguer de la laine
Qu'a teinte de Sidon la pourpre souveraine,
La laine où d'Aquinum brille le vermillon,
Ne s'expose pas moins à quelque lourd guignon,
Que tel pour qui le faux et le vrai se confondent.
Celui qu'enivrent trop les plaisirs qui l'inondent,

[1] Destouches, *Le Glorieux*, acte III, scène v. Vers devenu proverbe.

Si le sort l'en éloigne, en pleurera l'attrait.
Ce qu'on aime ardemment on le quitte à regret.
Fuyez les hauts emplois ; on peut sous l'humble chaume
Goûter plus de bonheur qu'avec l'or d'un royaume
N'en goûtent ni les rois, ni tous leurs favoris.

Plus fort dans les combats, le cerf, au temps jadis,
Bannissait le cheval de leurs communs herbages.
Le vaincu, pour venger enfin ses longs outrages,
De l'homme implora l'aide et se soumit au frein.
Mais le cerf abattu, lui, maître du terrain,
Il ne put secouer, quoi qu'il fît, tout farouche,
Ni l'homme de son dos, ni le frein de sa bouche.

C'est le lot de celui qui craint la pauvreté.
Il sacrifie à l'or jusqu'à sa liberté,
Un bien dont la valeur passe tout l'or du monde.
D'un maître il porte ainsi le poids, quoiqu'il y gronde,
Esclave à tout jamais pour s'être un jour lassé
De suivre l'humble pas qu'il se voyait tracé.

Un avoir qui déplaît, c'est comme une chaussure
Qui n'offre pas au pied son exacte mesure :
Trop large, il en trébuche, et trop juste, il y cuit.

Sois content du destin où les dieux t'ont conduit,
Fuscus, c'est la sagesse; et tance-moi sans trêve,
Si tu me vois moi-même engoué de ce rêve,
Qu'il est doux d'amasser plus de biens qu'il n'en faut,
Et jamais si chez moi l'avarice prévaut.
L'argent que l'on entasse obéit ou commande :
Il doit suivre le câble; évitons qu'il le tende.

Je t'ai tracé ces vers non loin d'un vieil autel
Où Vacuna l'oisive a son culte éternel.
Toi seul me manque ici; qu'avec toi je m'y trouve,
Et rien ne troublera le bonheur que j'éprouve.

XIV

HORACE A SON JARDINIER

(Épître XIV, livre I.)

Intendant de mes bois et du petit domaine,
Où moi je me retrouve et que ta voix malmène,
Bien que dans ses confins il compte cinq foyers
Et donne à Varia cinq braves conseillers :
Voyons qui de nous deux sait d'un meilleur courage
Arracher toute ronce et tout stérile herbage,
Ou moi de mon esprit, ou toi de mon enclos,
Et quel est le plus net d'Horace ou de son clos.

L'amitié veut encor qu'à Rome je demeure.
Je m'y dois tout entier à Lamia qui pleure
Un frère à son amour ravi par le trépas,
Et qui de ce décès ne se console pas.
Mais là-bas est mon cœur, c'est vers toi qu'il m'entraîne ;
Il veut franchir l'espace et rompre ici sa chaîne.

Mon bonheur est aux champs ; à la ville est le tien.
Briguer le sort d'autrui, c'est dédaigner le sien.
Mais bien fous sommes-nous de nous en prendre au gîte ;
Le coupable est le cœur qui jamais ne s'évite.

A Rome, humble souillon, le dernier des laquais,
Dès l'aube après les champs tout bas tu soupirais.
Campagnard aujourd'hui, tu regrettes la ville
Et ses jeux et ses bains, en mon clos si tranquille.
Tu me sais plus constant, et de quel air je pars,
Déjà comptant mes pas et craignant les retards,
Quand de maudits devoirs me rappellent à Rome.
Mais autres sont aussi nos goûts, et voici comme :

Les lieux où tu ne vois que sauvages déserts,
Me semblent pleins de charme, et ceux qui te sont chers,
Pour moi, je les déteste et ne m'y saurais faire.
J'augure assez par où la ville te doit plaire :
Ses infâmes tripots, ses sales cabarets,
Là-bas ne sont-ils pas l'objet de tes regrets ;
Puis encor que mon bien pourrait plutôt produire
Non pas tant le raisin que le poivre ou la myrrhe,
Qu'à tes regards, là-bas, il ne s'est présenté
Ni taverne où du vin te puisse être apporté,
Ni joueuse de flûte aux lascives œillades,
Qui souffle la cadence à tes lourdes gambades ?
D'ailleurs, pour t'occuper, que de soins chaque jour!
Des champs longtemps oisifs qu'il faut rendre au labour ;
Les bœufs qu'il faut panser au retour de l'ouvrage
Et fournir à souhait d'un abondant feuillage.
Que s'il tombe une pluie à gonfler les ruisseaux,
Voilà pour ta paresse un surcroît de travaux.
Vite ne faut-il pas qu'une digue assortie
Des eaux qui la noîraient défende la prairie ?

Or, sache où maintenant nous différons le plus :
Moi qui m'ornais jadis des plus souples tissus,
Qui lustrais mes cheveux du parfum le plus rare
Et plaisais pour moi-même à l'avide Cynare ;
Qui, sablant le falerne avec de gais amis,
Dès le milieu du jour à table étais assis,
Je n'aime désormais qu'un repas tout rapide
Et le sommeil sur l'herbe au bord d'une eau limpide.
Sans honte j'ai joué mon rôle en mon printemps ;
Mais j'eusse été honteux de n'y finir à temps.
A la campagne enfin nul d'un regard d'envie
Ne tâche à m'y troubler dans mon heureuse vie,
Et nul n'y vient dans l'ombre empoisonner mes jours
Ou d'une obscure haine ou de reproches sourds.
J'y vois mes chers voisins, bonnes gens sans malice,
Sourire à mon aspect quand je bêche ou ratisse.
Toi, tu voudrais plutôt, parmi tes compagnons,
A Rome chaque jour ronger des rogatons
Et reprendre à ce prix ta place dans la bande,
Tandis que mon porteur que ton sort affriande,

Jalouse les profits que te vaut dans mon clos
La charge du jardin, des bois et des troupeaux.

Le bœuf au pas tardif songe à porter la selle.
Au coutre le cheval désire qu'on l'attelle.
J'estime, quant à moi, qu'il faut, sans varier,
Que chacun de bon cœur exerce son métier.

XV

LE DOMAINE D'HORACE

A QUINTIUS

(Épître XVI, livre I.)

Tu voudrais sur mon bien m'interroger peut-être :
Si du blé qu'il produit il peut nourrir son maître,
S'il me livre à foison le fruit de l'olivier,
Puis de quels fruits encore il garnit mon cellier ;
Si l'herbe à suffisance y croît dans la prairie,
Et si la vigne enfin à l'ormeau s'y marie.
Aussi, cher Quintius, je vais d'un long propos
Te décrire et le site et le plan de mon clos.

Parmi les verts chaînons des montagnes Sabines,
Une ombreuse vallée espace deux collines,
Si bien que le matin, à droite, à son réveil,
De ses premiers rayons l'éclaire le soleil,
Et qu'à gauche, le soir, quand sa course s'achève,
Son char colore encor les vapeurs qu'il soulève.
Le climat t'y plairait. Mais que dirais-tu bien
Si l'agreste clôture où s'arrête mon bien
Mêle dans ses buissons la cornouille empourprée
A l'épine où mûrit la prunelle azurée;
Si le chêne et l'yeuse, au loin, sous leurs rameaux,
M'y versent l'ombre à moi, la pâture aux troupeaux?
Sans doute tu croirais qu'au sein de mes parages
Reverdit et fleurit Tarente et ses ombrages.

Une source y jaillit, d'où s'échappe un ruisseau
Dont l'onde porte au loin le nom de son berceau;
L'Hèbre qui dans la Thrace étend son cours rapide,
Ne roule pas une eau plus fraîche et plus limpide;
Salutaire à la tête et saine à l'estomac,

Elle ajoute aux bienfaits de cet heureux climat.

Cet asile enchanté, dont la magie étonne,
Me préserve pour toi des dangers de l'automne.

Toi, mon cher Quintius, tu te rendras parfait,
Si tu veux mériter le renom qu'on t'a fait.
A Rome, on te proclame heureux comme un vrai sage;
Mais tu dois sur toi-même en croire avec courage
Bien moins l'avis d'autrui que tes propres aveux.
Nul, s'il n'est juste et bon, ne pourra vivre heureux.
Qu'on prône ta santé, te jugeant sur la mine,
Dissimuleras-tu la fièvre qui te mine?
Suivras-tu les festins, pour que, dans un repas,
De tes mains le frisson fasse tomber les plats?
Bien sot qui sait cacher son mal par fausse honte,
Plutôt que de subir la cure qui le dompte.

Si quelqu'un te prêtait dans ses brillants récits
Mille hauts faits sur terre et sur mer accomplis;

Si, gonflant ton renom de louanges trop vives,
Il flattait de ces mots tes oreilles oisives :
« Que Jupiter qui veille et sur Rome et sur toi,
« Consente que longtemps nous doutions sous ta loi,
« Si le salut du peuple est plus cher à ton âme
« Que ton salut à toi ne le touche et l'enflamme ! »
C'est là, lui dirais-tu, l'éloge de César.
Lors donc que tu permets qu'on te traite au hasard
D'homme juste entre tous et plein d'expérience,
Dis-moi, mérites-tu ce titre, en conscience ?
« J'aime assez qu'on m'appelle honnête homme et prudent. »
Et moi je l'aime aussi. Le peuple, cependant,
Qui m'accorde aujourd'hui ce nom, dans sa justice,
Demain me l'ôtera, si tel est son caprice,
Comme il donne et retire à son gré les faisceaux.
« Quitte-les, c'est mon bien, » me dit-il. A ces mots,
Tout confus de l'échec, je les quitte et j'abdique.
Mais qu'il crie au larron ou m'appelle impudique,
Que d'un noir parricide il entache mes mœurs,
Me sentirai-je atteint par ces vaines clameurs ?

M'y verra-t-on rougir ou changer de visage?
L'éloge immérité, l'injurieux outrage,
Qui peut-il réjouir? qui frappe-t-il d'effroi?
Un malade, un pervers, qu'un rien met en émoi.

Quel est l'homme de bien? Celui qui fait son culte
D'observer toute loi, tout sénatus-consulte,
Qui, toujours écouté comme arbitre ou garant,
Termine avec succès tout grave différend?
Mais sa famille entière et tout le voisinage
Sait que ce beau manteau couvre un vil personnage.

Mon esclave me dit : « Je n'ai fui ni volé. »
Aussi je n'entends pas que tu sois flagellé.
« Je n'ai tué personne. » Au gibet, je t'assure,
Tu ne deviendras point des corbeaux la pâture.
« Je suis probe et frugal. » Oh ! non, je ne crois pas.
Le loup, flairant le piége, en écarte ses pas;
L'épervier fuit les rêts, la dorade l'amorce.
L'amour pour la vertu du juste fait la force;

Il lui doit de haïr le mal dont il s'abstient.
Toi, tu crains le supplice, et lui seul te retient.
Qu'il te vienne l'espoir d'échapper à la peine,
Et la terre et le ciel n'ont rien qui te refrène.
Si sur mille fagots tu ne prends qu'un cotret,
Moindre sera mon dam, mais non pas ton méfait.

Cet homme réputé parfait sur sa grimace,
Que la foule au Forum suit des yeux quand il passe,
Précédé soit d'un porc, soit d'un bœuf, qu'aussitôt
Il immole aux autels en s'écriant bien haut :
« Janus, ô divin père, accueille mon offrande ! »
Qu'ajoute-t-il tout bas de peur qu'on ne l'entende ?
« Belle Laverne, ô toi ! si propice aux larcins,
« Fais qu'on me tienne au rang des justes et des saints,
« Et jette, afin que rien jamais ne les dévoile,
« L'ombre sur mes méfaits, sur mes fraudes ton voile. »

L'avare se baissant pour ramasser un sol
Qu'un enfant dans la rue a cloué sur le sol,

Le crois-tu plus heureux, plus libre qu'un esclave ?
L'un et l'autre, à mon sens, éprouvent même entrave.
L'homme en proie au désir est sans cesse en émoi,
Et qui vit en tremblant n'est pas libre pour moi.

Il ressemble au guerrier privé de son armure
Et du poste d'honneur enfui comme un parjure,
Celui qui, se livrant au plaisir d'entasser,
S'absorbe dans les biens qu'il a su s'amasser.

Ce captif qu'on peut vendre, empêche qu'on le tue ;
Bientôt, pour te servir, voici qu'il s'évertue
A soigner tes troupeaux, à labourer tes champs.
Il peut grossir aussi le nombre des marchands
Qui, bravant sur les flots l'hiver et les orages,
Amènent les moissons des plus lointains parages.

Le vrai sage ose dire : — « Arbitre des Thébains,
« Penthée, à quels tourments m'ont voué tes desseins,
« Et quel indigne sort voudras-tu qui m'accable ? »

— « Je te prendrai tes biens. » — « Quoi ! mes champs,
[mon étable ,]
« Mes meubles, mon argent? Prends-les donc, j'y souscris.
—« Tu vivras dans les fers, les pieds, les poings meurtris
« Par le rude gardien qui rivera ta chaîne. »
— « Un dieu, quand je voudrai, me sauvera sans peine. »
Quel dieu ? La mort, sans doute, et je crois n'errer pas.
Il n'est rien que la mort ne termine ici-bas.

ODES DIVERSES

I

A PYRRHA

(Ode V, livre I.)

Quel jeune et svelte amant, d'essences parfumé,
Te presse dans ses bras sur les touffes de roses,
Pyrrha, dont tes mains ont semé
La grotte où tu reposes?

Simple dans tes atours et douce à ses désirs,
Tu relèves pour lui ta blonde chevelure.
Que les dieux et ta foi parjure
Lui vaudront de soupirs!

Que les vents en fureur sur la plaine azurée
L'étonneront de fois, ce trop crédule amant,
Lui que ta parole dorée
Enivre en ce moment !

Son cœur t'espère aimante et fidèle sans cesse.
Il ignore combien le zéphyr est trompeur.
Malheur à ceux dont ta candeur
Abuse la jeunesse !

Dans ton temple, pour moi, fidèle à mes serments,
Neptune, de mes maux j'ai dédié l'image,
Et suspendu mes vêtements
Tout mouillés du naufrage.

II

A LEUCONOÉ

(Ode XI, livre I.)

Non, ne recherche point,—c'est le secret des cieux !—
A mes ans comme aux tiens quel terme ont mis les dieux ;
N'en crois pas les calculs qu'invoque Babylone.
Qu'il vaut bien mieux souffrir ce que le sort ordonne !
Soit qu'il ajoute encore au nombre de tes jours,
Soit que sa main avare en ait borné le cours
Au rigoureux hiver qui maintenant déchaîne
Contre ses bords rocheux le golfe de Tyrrhène,

Leuconoé, sois sage et rafraîchis ton vin.
Que ton plus long espoir mesure un court espace !
Tandis que nous parlons, le temps jaloux s'efface :
Ceuille la fleur du jour sans croire au lendemain.

III

A VÉNUS

(Ode XXX, livre I.)

Vénus, reine à la fois de Gnide et de Paphos,
Quitte les bords fleuris de ta Cypre si chère.
Viens respirer l'encens dans le riant enclos
Où t'appelle Glycère.

Amène-lui ton fils, cet enfant plein d'ardeur,
Les Grâces, toutes trois libres de leur ceinture,
La Jeunesse à l'accueil sans toi si peu flatteur,
Les Nymphes et Mercure.

IV

A CHLOÉ

(Ode XXIII, livre I)

Tu m'évites, Chloé, pareille au jeune faon
Qui, cherchant sur les monts son inquiète mère,
S'effraie à la rumeur légère
Des feuilles et du vent.

Que les pampres tremblants sous la brise gémissent [1] ;
Qu'un lézard des buissons agite l'épaisseur,
Soudain ses genoux et son cœur
D'épouvante frémissent.

Mais ma poursuite à moi peut-elle t'alarmer?
Ressemblé-je au lion, au tigre sanguinaire ?...
Chloé, délaisse enfin ta mère :
C'est ta saison d'aimer.

1 Nam seu mobilibus vitis inhorruit
Ad ventum foliis, etc.

V

A LYDIE

(Ode XXI, livre I.)

De nos jeunes vauriens moins souvent la cohorte
A tes volets bien clos frappe et demande accueil.
Ils troublent moins souvent ton sommeil, et ta porte
Aime déjà le seuil.

Que jadis sur ses gonds elle roulait facile !...
La nuit, de moins en moins l'on te crie au dehors :
« Je brûle, je me meurs, moi, ton amant docile,
O Lydie, et tu dors ! »

Bientôt de ces coureurs les dédains, pauvre vieille,
A ton tour te feront pleurer dans quelque coin,
Seule, durant les nuits où la lune sommeille,
Où le vent gronde au loin.

En proie à ces désirs dont la fougueuse étreinte
De l'ardente cavale excite la fureur,
Tu sentiras alors, sous leur cruelle atteinte,
Se consumer ton cœur.

Inutiles regrets !... La jeunesse volage
Qui recherche le lierre et le myrte encor verts,
Livre la feuille aride à ce fleuve sauvage,
L'Hèbre, amant des hivers.

VI

ÆLIUS LAMIA

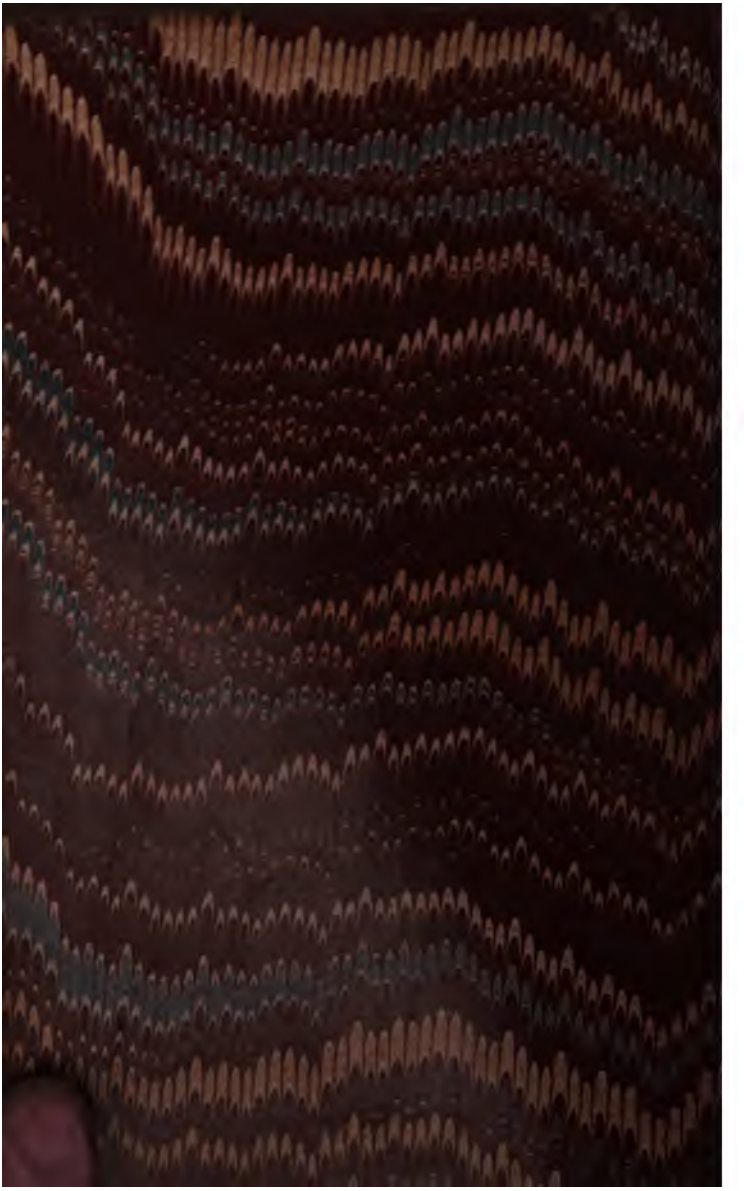
(Ode XXVI, livre I.)

Ami des doctes sœurs, je livre, en ma retraite,
La tristesse et la crainte aux caprices du vent.
Qu'il les emporte aux rives de la Crète,
Dans les mers du Levant!

Sur ces graves sujets : — Quel roi scythe ou sarmate,
Sous les glaces de l'Ourse, arbore ses drapeaux?
D'où vient l'effroi qui trouble Tiridate?—
Je suis fort en repos.

Muse du vert Pimplée, où plus d'un flot bouillonne,
Cueille ces vives fleurs qu'un beau ciel égaya.
Tressons ensemble une fraîche couronne
A mon cher Lamia.

Douce vierge, sans toi que pourraient mes hommages?
C'est toi, ce sont tes sœurs, par des accords nouveaux.
Qui redirez sa gloire à tous les âges,
Sur le luth de Lesbos.

BIBLIOTHECA · B · VA

Fin.